



Leslie Kaplan, Jane Sautière, Henri Raczymow, Philippe Fusaro, Pascal Commère, Baptiste-Marrey, Dominique Fabre, François Salvaing, Jacques Séréna, François Bon, Emmanuelle Pireyre, Jean de Breyne, Sylvie Gracia, Mouloud Akkouche, Nicolas Fargues, Alice Ferney, Fabienne Swiatly, Lucien Suel, Christine Détrez et Aurélie Pétrél

## Tours et détours en bibliothèque. *Carnet de voyage*

Presses de l'enssib

---

# Au hasard l'Alcazar

Sylvie Gracia

---

DOI : 10.4000/books.pressenssib.1861

Éditeur : Presses de l'enssib

Lieu d'édition : Presses de l'enssib

Année d'édition : 2012

Date de mise en ligne : 20 juillet 2017

Collection : enssib2012

ISBN électronique : 9782375460245



<http://books.openedition.org>

### Référence électronique

GRACIA, Sylvie. *Au hasard l'Alcazar* In : *Tours et détours en bibliothèque. Carnet de voyage* [en ligne].

Villeurbanne : Presses de l'enssib, 2012 (généré le 01 février 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pressenssib/1861>>. ISBN : 9782375460245. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pressenssib.1861>.

---

Sylvie Gracia

---

L'Alcazar – Bibliothèque de Marseille à vocation régionale

# *Au hasard l'Alcazar*

---

Je suis tombée dessus par hasard. Depuis le haut de la Canebière, j'ai pris en biais vers la mer, en laissant le Vieux-Port à gauche. Je savais qu'elle se tenait là, pour y être tombée de la même manière par hasard il y a quelques années, un jour d'hiver où le mistral soufflait des lames. Je connais peu Marseille, j'aime Marseille. Je cherchais Saint-Charles, un train m'y attendait quelques heures plus tard et, remontant le long de la ligne de tram, j'avais découvert à la pointe d'un alignement de petites boutiques populaires – vêtements-chaussures-valises-vaisselle – une façade monumentale de verre et de marbre, tranchant sur les immeubles décatés. L'Alcazar, était-il inscrit en lettres d'or sur le fronton en bois d'une ancienne marquise en fer forgé, qui détonnait. L'entrée donnait de plain-pied sur la rue, alors, moitié par curiosité moitié parce que j'étais frigorifiée, je m'étais enfoncée dans une sorte de grande rue intérieure, étonnée de découvrir des salles de bibliothèque sur les côtés et en hauteur. Je m'étais laissée tomber dans le confort d'un fauteuil en cuir, durant une heure pleine m'y étais réchauffée, et mes voisins, en majorité retraités, maghrébins pour la plupart, semblaient apprécier eux aussi l'abri, journaux, chaleur, luxe et beauté...

Au hasard Balthazar, c'est toujours comme cela qu'il faudrait procéder, dans les villes inconnues comme dans les livres, à lire ou à écrire. J'allais bien la retrouver, la médiathèque, maintenant que je la cherchais ? Alors, au croisement des larges allées Léon Gambetta et du boulevard d'Athènes – avec sa perspective magnifique sur l'escalier de la gare – j'ai vite quitté les grandes avenues, toujours bruyantes, toujours embouteillées, pour me laisser porter dans la descente, c'était des petites rues maintenant, rues étroites, populeuses, cliché éternel d'une Marseille méditerranéenne et immigrée. Les boutiques de textiles en gros, tissus chamarrés, pailletés. Les valises et les malles métalliques sur le trottoir, en attente d'un départ, les odeurs de cuisine. Les hommes qui traînent, qui font des affaires. Et c'est comme ça que je suis tombée dessus, débarquant brutalement de la rue des Convalescents sur le cours Belsunce, soudain éblouie par la perspective, les larges trottoirs, la foule nonchalante, la façade blanche de l'Alcazar

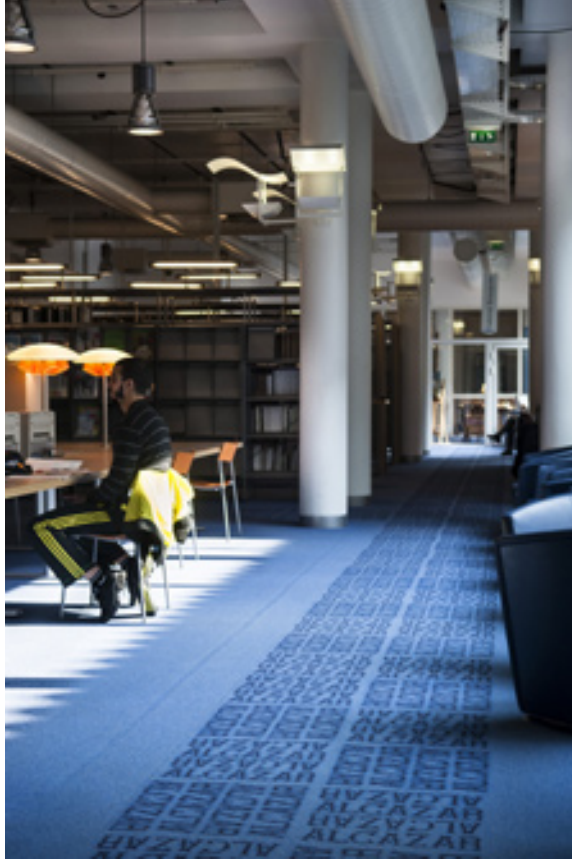
et ce mouvement perpétuel de passants sous sa marquise, entrant et sortant. Deux jours plus tard, à la documentation régionale, troisième étage, je retrouverais une atmosphère quasi semblable, pourtant datant du siècle précédent, quand une bibliothécaire me tendrait *Marseille transit: les passagers de Belsunce*<sup>1</sup>, et que la page de garde s'ouvrirait sur une photo sépia titrée «Hommes à la valise dans la rue Belsunce au début du xx<sup>e</sup> siècle».

Superposition des époques. À plusieurs reprises, à l'Alcazar, j'aurai cette même sensation des temps fondus l'un dans l'autre, sans doute parce que la médiathèque a été bâtie dans le cœur historique de la ville – à l'instar de ce chemin d'inox que l'artiste Bernard Pagès a dessiné sur le sol, mémoire du ruisseau fondateur de la calanque du Lacydon. Ici même, deux mille ans plus tôt. Ici même, prestige des temps classiques qui se marque encore sur certaines façades, enceinte colbertiste, promenade aristocratique, négociants cosmopolites – symboliquement les architectes ont conservé, en superposition sur le verre et le marbre, un pan de façade xvii<sup>e</sup> et ses fenêtres carrées. D'ici même, en 1792, le premier bataillon montait vers Paris – ah, la Marseillaise! Jusqu'au nom de l'Alcazar, celui de l'ancien music-hall, qui revendique l'héritage d'une culture populaire et locale, frondeuse et exigeante, celle qui fit ou défit les réputations des plus grands – la liste serait longue, Joséphine Baker et Fernandel, Tino Rossi et Yves Montand, Vincent Scotto, Tino Rossi. L'Alcazar du temps d'avant, quand on venait pour l'opérette, le café-concert, la galéjade et les claquettes. La grande culture populaire, oui. Dialogue et mélange des genres, sur scène et dans la salle. Et si c'était cela aussi, la réussite d'une médiathèque, d'être populaire dans tous les sens du terme?

Le jour de mon arrivée, je suis estomaquée par la très longue file d'attente devant les bornes d'enregistrement : gens de tous les âges, de toutes les conditions. Samedi dernier, me dit-on, un record a été battu : 7 000 entrées enregistrées. Ici, on vient avec des cabas à provision, des sacs plastique de supermarché et on les remplit de livres, de CD, de DVD. Des personnes âgées, des

---

1. Émile Témime, *Marseille Transit, les passagers de Belsunce*, Autrement, Collection Monde/Français d'ailleurs, peuple d'ici, 1995.







étudiants, des mères, beaucoup de mères d'origine arabe, puisqu'être du quartier c'est être d'origine arabe. Et des enfants, des enfants partout. Lieu de vie que l'Alcazar, me dit-on et me répète-t-on. À l'étage de la jeunesse, le samedi après-midi, des enfants font leurs devoirs sur les tables, certains aidés par des adultes, des gamines jouent sur les ordinateurs à habiller Dora, le petit mannequin de Dressup, de jolis habits... Les plus jeunes attendent avec papamaman l'heure habituelle du conte – comme eux je pleurerais presque en écoutant l'histoire de Mimi la souris qui se cherche un mari. On me dit que certains parents déposent leurs enfants le matin et repassent les chercher le soir, ils savent qu'ils sont ici en sécurité, et il y a tant de choses à faire, alors les bibliothécaires font avec. On me dit que l'été ceux qui ne partent pas en vacances viennent faire leurs courses ou remplir les heures de canicule devant un film, dans les salles climatisées. Et tous ces étudiants installés sur les tables en étage, qui se précipitent dès l'ouverture à 11 heures. J'en observe deux, assis côte à côte, cours à bûcher, boules Quiès dans les oreilles, mais ils ne peuvent pas, oh non, se retenir de se pencher sans cesse l'un vers l'autre, se parlent avec les mains, inventant leur propre langage des signes. Combien de romans d'amour à l'Alcazar, dans les rayons et les allées ? Démocratisation culturelle et intégration des populations du quartier, c'est comme ça qu'on dit en langue officielle, non ?

À écouter mes amis marseillais, il semble en tout cas que le nouvel Alcazar ne démérite pas : comme au music-hall dans son temps, tout le monde y va, tout le monde en parle, tout le monde a une opinion, applaudit ou lance des tomates. Les trois vigiles devant lesquels on ouvre son sac à l'entrée et ceux qui arpentent la bibliothèque, on n'a jamais vu ça ailleurs ! On me raconte qu'il a fallu qu'ils apprennent qu'une bibliothèque, ce n'était pas un supermarché, on n'y affiche pas ses muscles, on discute avant d'empoigner. On me dit aussi que, sans doute, on ne pourrait faire sans eux, parce que l'Alcazar est un lieu ouvert, vraiment ouvert. On hausse la voix pour me parler de la démission du précédent directeur et du manque d'encadrement, on me rapporte des choses sur la gestion locale, à l'Alcazar comme ailleurs sur la ville. Un ami écrivain,





marseillais de toujours, veut me faire croire, bonne blague du Vieux-Port, qu'avant de venir (souvent), il téléphone pour savoir si tel service est ouvert. Et justement, l'après-midi où il me fait visiter son Alcazar, un des départements est fermé. Grève nationale, et pas assez de personnel pour les ouvrir tous. Lui et moi passons quand même l'entrée de la salle, faisant fi du panneau de fermeture, il m'entraîne vers la cote 901 –les cotes, il a l'air de connaître ça par cœur–, mais au moment de mettre la main sur le livre espéré, un vigile nous tombe dessus, Dehors, m'sieur-dame, c'est fermé, vous voyez bien ! Et mon ami écrivain volontairement outré, qui hausse la voix, faut ce qu'il faut, il serait presque chez lui ici, oui chez lui parmi les livres ! C'est si excitant, les bibliothèques, me dit-il. Je viens prendre des livres qui me donnent envie d'écrire, mais s'ils me donnent envie d'écrire, je ne les lis plus ! Et nous rions. Et le vigile à cravate noire s'est éloigné... Histoires, histoires. « Pourquoi es-tu venu à Marseille ? – À cause beaucoup belles histoires sur le Marseille. Beaucoup magnifiques, beaucoup mensonges. » C'est du Albert Londres<sup>2</sup>, quand le grand reporter peignait Marseille, avec cette poésie raciste pur jus années 1920, « Voilà les fourbis, les bicots et les mouquères... » Tant d'histories qu'on pourrait entendrait, à l'Alcazar, si on se posait longtemps sur une chaise. Tant de héros de fiction et de la réalité. Au hasard, l'Alcazar. Dans les toilettes, dont les usagers se plaignent – unique emplacement pour ce bâtiment immense et véritables toilettes publiques, puisque accessibles depuis la rue – je surprends une scène délicieuse, le manège bizarre d'une gamine d'une dizaine d'années. Elle porte un pull rouille large et flasque, un grand tissu bleu noué sous le menton, elle est face au grand miroir comme moi qui me lave les mains et semble impatiente de mon départ. Alors, quand je passe la cloison menant à la sortie, vivement je me retourne pour la surprendre : elle a dénoué son voile et une masse de cheveux longs et épais tombe dans son dos, qu'elle secoue d'un mouvement déjà séducteur, en s'admirant dans le miroir. Lieu de liberté, la bibliothèque, lieu d'invention de soi ?

À flâner dans la grande rue intérieure, on est déjà dans l'imaginaire d'une ville du Sud, avec ces coursives qui courent à

chaque étage, la lumière zénithale qui tombe d'en haut par la grande verrière et ses pare-soleils, j'entendrais presque une mama, penchée de tous ses seins à la rambarde vitrée, interpellier vivement son gamin : Alors, tu montes manger ou quoi, faut te le redire combien de fois ? Et pendant que je me crois dans un film néo-réaliste italien, au microphone on annonce la conférence du soir sur Simone de Beauvoir, Je veux tout de la vie. Il paraît que des bibliothécaires, en ouverture, liront ses lettres d'amour à Nelson Algren, et en musique s'il vous plaît. La veille, dans la même salle de conférence, c'était un film sur l'humoriste Fellag... Ouverture et mélange des genres, je vous disais. Bibliothèque publique et conservation. Rayons mangas et portulans. Livres en braille et rap. Ici, on pourrait passer la journée et vivre plusieurs vies, être un de ces « aristos du troisième étage », comme on dit, et travailler dans la salle du Patrimoine sur l'histoire coloniale, à partir du Fonds de la Société de géographie, ou fouiller les archives des *Cahiers du Sud*, cette grande revue littéraire fondée à Marseille et qui accueille les plus novateurs du xx<sup>e</sup> siècle, d'Antonin Artaud à Henri Michaux. On peut être enseignant et vouloir sortir d'une vision lénifiante de la littérature jeunesse en prenant ses quartiers à l'île aux livres, un bulle vitrée et magique, au premier étage, un centre de ressources qui possède une documentation et un patrimoine rares en France – non, La petite fille aux allumettes n'est pas morte<sup>2</sup>, bien vivante dans sa boîte... Dans les réserves du sous-sol qu'on m'emène visiter, on me présente avec passion les trésors de l'île, dessins originaux, valises-jeux, livres-objets, mais c'est sur la série Fantômette de la mythique Bibliothèque rose que je m'attarde, premières lectures, nostalgie de l'enfance... Est-ce qu'on se souvient tous de la première bibliothèque qu'on a fréquentée, comme on se souvient du premier livre décisif ? Un ami retraité, génois d'ascendance qui a grandi dans les quartiers Nord, vrai marseillais donc, me fait visiter l'Alcazar par l'extérieur, tout en faisant remonter les souvenirs de la bibliothèque de sa jeunesse, qui se tenait derrière le lycée Thiers. Boiseries sombres – aujourd'hui, tout est lumière et transparence. Entrée interdite avant la classe de troisième – aujourd'hui on y accueille les enfants

2. Albert Londres, *Marseille, porte du Sud*, Le serpent à plumes, 2000.

3. François David, *La petite fille aux allumettes n'est pas morte*, Métus, 1990 (livre dans une boîte d'allumettes).

de crèche. Avec deux doigts, il dessine une patte-d'oie, celle dans laquelle l'Alcazar s'est insérée, comme la dernière pièce dans un puzzle serré, celui de Belsunce. Il me fait découvrir l'arrière du décor : le bâtiment administratif séparé du corps de la bibliothèque par la rue du Baignoir et, par-dessus, les deux passerelles aériennes les reliant. Il me dit l'arrivée récente des Asiatiques, dernière vague d'immigration, des gamines jouent dans la rue du Petit-Saint-Jean, pendant que leurs parents les surveillent, sur le pas des boutiques de textiles made in China. Ce même pâté d'immeubles qui fut décrit par Anna Seghers, dans *Transit*<sup>4</sup> : durant la Seconde Guerre mondiale, les réfugiés de l'Est, juifs, communistes, s'entassaient dans les taudis du coin en espérant le bateau vers l'Amérique. Porosité de la vie et des livres. Porosité de l'Alcazar. Porosité de Belsunce. Le quartier est entré dans la médiathèque, s'est-on félicité devant moi plusieurs fois. C'est ça, Marseille, l'intégration immédiate des corps étrangers.

---

4. Anna Seghers, *Transit*, Autrement, Littérature Allemande, 2008.





